

TOUTE LA NUIT, j'entendis le vent hurler à travers la gorge des Âmes perdues.

D'interminables gémissements entrecoupés de sanglots. Parfois, il hennissait comme une jument en chaleur. Le toit de bambou tremblait, les tiges écrasées sifflaient. On eût dit une symphonie funèbre traversant la campagne. Notre veilleuse vacillait, prête à s'éteindre. Je sortis la tête de la couverture. Je soufflai la flamme, avec le vague espoir de sombrer corps et âme dans la nuit.

Une branche morte frappait le mur en cadence. Impossible de dormir. Dehors, le vent mugissait comme une bête sauvage. Alors je murmurai une prière : « Chères sœurs qui avez vécu, qui êtes mortes en êtres humains, ne nous hantez plus. Protégez-nous. Armez nos corps, éclairez nos esprits. Que nous puissions vaincre à chaque combat... Quand viendra la victoire, quand notre patrie connaîtra la paix, nous vous ramènerons à la terre de vos ancêtres. »

J'enfouis mon visage sous la couverture. J'essayai d'oublier le vent. Mais le vent continuait de traverser la couverture, de s'engouffrer dans la gorge des Âmes perdues.

Deux semaines auparavant, nous y avons enterré six jeunes filles.

C'était l'aube. J'étais allé chercher des pousses de bambou avec la section de Lanh. Peu après midi, nous étions arrivés à l'entrée de la gorge des Âmes perdues. Nous avons vu une bande de rapaces tournoyer dans les airs, piquer vers le sol et remonter au ciel, secouant l'espace de leurs cris stridents. Lanh s'était arrêté, reniflant :

– Il y a une carcasse d'animal par ici. Ça pue !

Effectivement, ça puait. Plus nous avançons, plus l'odeur empestait. Nous voulûmes quitter les lieux. Lanh nous retint :

– C'est peut-être un homme et, qui sait, un des nôtres.

Je dis :

– Allons voir.

Nous nous dirigeâmes vers le coin de forêt d'où émanait l'effrayante odeur. Nous tombâmes sur six cadavres nus. Des femmes. Les seins et le sexe tranchés, éparpillés sur l'herbe alentour. C'étaient des filles du Nord-Viêtname. Nous reconnûmes les foulards en toile de parachute, les cols de chemises en forme de feuille de lotus. Sans doute appartenaient-elles à une unité de volontaires ou à une unité d'intervention qui s'était égarée. Peut-être étaient-elles comme nous parties à la cueillette de légumes ou de pousses de bambou.

Ils les avaient violées avant de les tuer. Six cadavres violacés. Des corps jeunes et resplendissants pouvaient donc pourrir, se

décomposer ainsi en carcasses, comme des vieillards délabrés, des crapauds crevés. La vermine pullulait dans les plaies, les yeux, les bouches. Des larves blanches et dodues. Elles rampaient sur les cadavres, s'y enfonçaient, en émergeaient ivres d'allégresse.

Un soldat retroussa son nez :

– Saloperie de vers. On les retrouve partout.

Je dis :

– Allons, creusons.

Les rapaces tournoyaient au-dessus de nos têtes en criant. Il faisait chaud. L'odeur de charogne nous enveloppait. La sueur perlait sur nos visages.

Nous ramassâmes les cadavres, les disputant aux rapaces et aux vers. Nous les mîmes en terre. Leurs poches étaient vides. Aucuns papiers. Seuls traînaient quelques fils de laine bleue et rouge, quelques noix d'aréquier. La laine pour se nouer les cheveux, la noix d'arec pour se laver les dents. Elles espéraient sans doute revoir un jour leurs bien-aimés...

En cet endroit, la terre était étroite. Nous dûmes enterrer les cadavres à l'intérieur d'un petit cercle. Les vers s'y agglutinaient en masse compacte. Lanh jeta dessus une brassée de feuilles mortes et mit le feu. On entendit les larves crépiter. Nous restâmes là, autour du feu, exténués, baignés de sueur. Nous jetâmes les pousses de bambou et retournâmes au camp.

Pas un légume. Un peu de riz avec du manioc, du sel, des piments et de la citronnelle séchés... C'était cela notre

vie, la vie des soldats. Un jour viendrait où il n'en resterait rien.

– Quân, dis, Quân...

La voix de Luy était comme une plainte. Je ne bougeai pas. Il continua :

– Quân, dis, Quân, tu dors ?

Je me tus. Je faisais semblant de dormir. Je finis par m'endormir pour de bon.

Étrange sommeil, comme un train cahotant sur les rails, toujours prêt à déraiper. Un train sans voyageurs, rempli de souvenirs et de rêves de jeunesse. Des feuilles de papier couvertes d'une écriture violette, des foulards rouges jonchaient les wagons vides. Quelques bâtonnets de craie cassés, un bout de crayon.

Le train roulait, muet, sourd. Des deux côtés s'étiraient des campagnes abandonnées. Je voulais appeler le conducteur, tirer sur la sonnette d'alarme, crier... Mais j'étais paralysé, transparent, sans forme, sans traits. Je sentais mon visage fondre, ma voix se noyer dans le vent...

– Quân, hé, Quân...

Je sentis un coup contre mon corps. J'émergeai du fond de l'eau. Les étincelles éparpillées sur les vagues s'agglutinèrent et, doucement, me recomposèrent un visage. Je suffoquai de bonheur. De nouveau j'avais un visage.

– Quân, frère Quân, réveille-toi.

Je sentis mon bras tout ankylosé. Dans un effort, je réussis à remonter la couverture :

– Qu'y a-t-il ?

– Lève-toi vite. Je viens de voir un énorme orang-outang.

Je m'enroulai dans la couverture. Je n'étais plus dissous au fond de l'eau dans un rêve. J'étais lucide. Mais je n'osais bouger. Je voulais jouir pleinement de ce bonheur, de la chaleur de la couverture.

J'étais toujours vivant. J'étais toujours moi-même, sain et sauf, avec mon corps, mes trente-deux dents, mes pieds moites de sueur au chaud dans des chaussettes moisies, une ceinture autour de la taille...

– Lève-toi, grand frère ! On a tout notre temps pour dormir. C'est un énorme orang-outang ! Au moins quinze kilos. Lève-toi vite !

Je restai immobile. Luy supplia :

– Lève-toi... On n'a pas eu une bouchée de viande fraîche depuis si longtemps. Nos genoux tremblent pendant les marches.

Je demeurais inerte. Luy me pressa.

– Lève-toi, grand frère. La compagnie va enfin pouvoir manger...

J'écartai la couverture :

– Pourquoi n'y vas-tu pas tout seul ?

Luy grimaça :

– J'ai pas envie d'y aller seul... C'est sinistre... Viens avec moi.